

Tekstboekje

La bonne part du feu

Le texte suivant est une interview de Bernard Picon. B. Picon est chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et spécialisé en sociologie de l'environnement.

Le Nouvel Observateur – Selon vous, on dramatise beaucoup trop les feux de forêts. Vous allez même jusqu'à dire qu'ils ont parfois du bon...

Bernard Picon – Les incendies peuvent être dangereux pour l'homme, c'est vrai. Mais sur le plan écologique, ils ne sont pas, comme on le prétend souvent, catastrophiques. Au contraire, ils favorisent la régénérescence des espèces. Les graines qui étaient en terre depuis longtemps se mettent à pousser après le passage du feu. La végétation se diversifie, donc la faune. Des animaux qui avaient pratiquement disparu reviennent. Prenons l'exemple des lapins. Il y en a de moins en moins dans les campagnes françaises. A cause de la désertification. Les terres qui ne sont plus cultivées se couvrent de forêts. Or les lapins aiment les champs, les prairies. Après un incendie, l'herbe repousse. C'est une bénédiction pour les lapins. En exagérant un peu, on peut dire que les incendies de forêts remplacent aujourd'hui l'activité agricole.

N.O. – Mais il faut, en moyenne, vingt ans pour qu'une forêt se reconstitue. Et chaque année en France, surtout dans la région méditerranéenne, près de 40 000 hectares brûlent. C'est énorme.

B.P. – Oui et non. Contrairement aux idées reçues, en France, les forêts ne sont pas en péril. Selon un sondage réalisé l'année dernière, 84% des Français pensent que les zones boisées ont diminué. C'est faux. Sur l'ensemble du territoire, leur superficie a doublé, ces cent cinquante dernières années. Dans certaines régions, comme la haute vallée de l'Hérault, elle a été multipliée par cinq. Elle a retrouvé les proportions qu'elle avait au 15^e siècle. Cela réjouira les citadins. Pour eux, les arbres, c'est la vie. Mais pour



les paysans, c'est bien souvent la mort. Ils se désolent de voir leurs villages cernés de bois et de fourrés. L'avancée de la forêt signe la fin de la société rurale. Elle peut même menacer les ressources en eau. Les arbres pompent énormément d'eau, au détriment des nappes phréatiques¹⁾ et des rivières. Là encore, les incendies «travaillent» à

la place des agriculteurs qui exploitaient les forêts, coupaient les arbres. Les incendies, en quelque sorte, rétablissent l'équilibre dans le cycle de l'eau.

N.O. – C'est une incitation à la pyromanie!

B.P. – Attention, je ne fais pas l'apologie du feu. Je dis simplement qu'il faut relativiser les discours alarmistes sur les incendies. Souvenez-vous lorsque la montagne Sainte-Victoire, si souvent peinte par Cézanne, a brûlé en 1990. Quel chœur de lamentations! C'était une catastrophe nationale, un patrimoine historique qui partait en fumée. «Les sites cézanniens ont brûlé», écrivaient les journaux. Or, du temps de Cézanne, la Sainte-Victoire était très peu boisée! Les photos et les cartes postales de l'époque le montrent bien: on y faisait des cultures en terrasses. Le feu a au contraire fait renaître les «sites cézanniens»... Cela étant, on doit évidemment tout faire pour éviter les incendies. D'autant qu'aujourd'hui ils arrivent souvent à la porte des maisons, peuvent durer plusieurs jours et s'étendre sur des kilomètres. Autrefois, ils étaient rapidement circonscrits parce qu'ils venaient mourir sur les zones cultivées. Désormais, ces pare-feu naturels sont de moins en moins nombreux. Alors il faut trouver autre chose pour prévenir les incendies...

N.O. – Par exemple créer des sites protégés?

B.P. – C'est ce que l'on fait depuis une vingtaine d'années. Mais, paradoxalement, la plupart des grands

noot 1

la nappe phréatique = de watervoerende (grond)laag

incendies qui ont éclaté ces derniers temps se sont
justement déclarés sur des sites protégés. Par exemple
le massif de la Sainte-Victoire, le plateau de l'Arbois
90 ou les Calanques, pour ne citer que la région
marseillaise. En revanche, si vous vous promenez en
Provence, vous verrez que les plus beaux arbres, les
plus anciens, poussent dans les zones habitées. En fait,
dans les années 70, au début de la politique
95 d'aménagement du territoire, on a pensé la protection
de la nature plus en fonction d'un imaginaire social
qu'en fonction des risques à prévenir. Ainsi, on a
protégé tous les reliefs boisés. Au nom de la
100 «Provence éternelle», celle des collines chantées par
Pagnol ou par Giono. Et on a construit dans les
vallées, sur les anciennes terres agricoles. Résultat:
l'été, les reliefs brûlent et l'hiver, on se noie dans les
inondations!

N.O. – *La solution?*

105 **B.P.** – Il faut réinvestir les forêts, les habiter de
nouveau. C'est le seul moyen de les protéger. Bien
plus efficace que les quelques chèvres ou lamas
chargés de débroussailler²⁾ les sous-bois. Il faut cesser
de rêver à une nature mythique. Comme si la
110 présence de l'homme était nécessairement ravageuse.
On a trop tendance à vouloir mettre la nature sous
cloche. Cette année, il est désormais interdit de se
promener, pendant les trois mois d'été, dans les forêts
des Bouches-du-Rhône. C'est un comble. On dépense
115 des millions, en Canadair ou en camions de pompiers,
pour protéger des endroits où on ne peut plus aller.
On pourrait aussi fermer le Musée du Louvre parce
que les visiteurs risquent de voler les tableaux!

*Marie-France Etchegoin, dans «Le Nouvel
Observateur» du 18 août 1994*

noot 2

débroussailler = de onderbegroeiing verwijderen

Des voisins francophones

Le texte suivant est la réaction d'un lecteur belge du «Monde» à un article paru peu avant dans ce journal.

J'ai cinquante-cinq ans et je vous lis quotidiennement depuis... trente-huit ans. J'ai été très intéressé par votre éditorial du 16 juillet, consacré à la Belgique fédérale³), qui pose la vraie question: un bon divorce ne serait-il pas préférable à une séparation des biens?

En tant que déjà vieux militant autonomiste wallon, je vous donne mon sentiment: le nationalisme flamand ne se contentera pas longtemps du fédéralisme et il y a beaucoup à parier que la Flandre abordera le siècle prochain avec le statut d'Etat indépendant. Du coup, la Wallonie ne pourra rester «belge» toute seule! Actuellement, dans le mouvement wallon, deux tendances se dessinent: l'une indépendantiste et l'autre «rattachiste» à la France sous une forme ou une autre d'association privilégiée. Depuis quelques années, la tendance «rattachiste» progresse et reçoit l'appui de certaines personnalités françaises comme Jean-Pierre Chevènement, Philippe de Saint Robert, etc.

Voici une petite trentaine d'années, le premier ministre français Michel Debré manifestait de temps à autre son intérêt pour la cause wallonne et celle des francophones de Belgique.

Mon souhait est que les élites françaises prennent mieux conscience du problème wallon et bruxellois; quelque 4 000 000 de francophones sont liés à la France par la langue et la culture et sont, bien souvent, purement ignorés dans les hautes sphères parisiennes et dans la diplomatie officielle. Les Wallons seraient-ils moins intéressants pour la France que les Haïtiens⁴), pour lesquels j'ai beaucoup de respect?

«Le Monde» du 31 juillet 1993

noot 3

la Belgique fédérale: op 14 juli 1993 heeft het Belgische parlement een verdrag aanvaard waarbij België is veranderd in een federale staat

noot 4

Haïtiens: bewoners van Haïti, een voormalige Franse kolonie

Les Français exigent un tourisme à la carte

Une interview de Françoise Toulemonde, chargée d'études au Centre de communication avancée (CCA).

Avec les premiers rayons du soleil, les salons de vacances refléussent aussi: salon des vacances en France, des thermalies, des loisirs de plein air, de la randonnée et des sports nature. Le Salon mondial du tourisme, qui se tiendra du 27 mars au 1er avril à la Porte de Versailles, cherche à s'imposer comme le grand salon généraliste des vacances. Comme chaque année en prélude à son ouverture, il a fait une enquête sur 18 des Français. Mais en s'attachant cette fois-ci davantage aux comportements types de nos compatriotes qu'à leur durée de séjour, leur modes d'hébergement ou leurs destinations. 10 000 personnes, de 15 ans et plus, ont été ainsi interrogées par le CCA à la fois sur leurs modes de vie, leurs attentes et leurs motivations en matière de voyages vacances et de tourisme.

Françoise Toulemonde, chargée d'études au CCA, explique l'évolution des 19 qu'on a pu dégager de cette enquête.

Brigitte Estrade – *Selon vous, même si les indicateurs économiques repassent au vert et que l'emploi s'améliore, on ne consommera jamais plus de la même manière?*

Françoise Toulemonde – On voit de plus en plus de phénomènes d'arbitrage des consommations. Les gens réduisent le nombre de leurs postes budgétaires et en privilégient quelques-uns. Mais en contrepartie des sacrifices faits, ils deviennent de plus en plus 20. Quand on fait des coupes sombres dans certains postes, l'argent qu'on garde c'est pour se faire plaisir. Avec une idée de plaisir qui devient plus sélective. On ne dépense plus de l'argent à la légère, on s'investit dans ce qu'on décide de consommer. Et on part avec un alibi: pour s'enrichir culturellement, pour faire du sport, ou se refaire une santé.

B.E. – *Vous parlez d'une crise plus culturelle qu'économique?*

F.T. – Dans les années 70, les gens avaient la possibilité de s'éclater dans leur travail et dans leurs vacances. On avait à faire à des consommateurs qui se comportaient de la même façon dans les deux cas. Aujourd'hui, les gens expriment 21 leur personnalité dans leur travail. Avec les contraintes d'emploi et le stress, il y a un phénomène d'hyperadaptation professionnelle. Je ne rigole plus au boulot, je me coule dans le moule et, si je veux rigoler,

c'est dans ma vie privée. On a à faire à des individus qui vivent de plus en plus sur deux registres. Avec une vie sociale et professionnelle «conforme» et une vie privée où ils 22 prendre plus de risques.

B.E. – *Est-ce que la part du budget vacances a diminué?*

F.T. – Globalement, elle est restée plutôt stable. Les gens sont prêts à 23 s'ils sont motivés. On ne pense pas qu'on est dans une ère totalement morose et pessimiste. En revanche, il faut que les professionnels sachent mieux cibler leur offre en fonction des différentes demandes. Là où les gens sont prêts à surinvestir, il faut que ces professionnels sachent 24. Avec des services adéquats et de qualité. Il faut développer les formules à la carte avec des «options» comme dans l'univers automobile, exploiter la piste culturelle version classique ou plus exotique. Quand on voit 25 des formules de séjour autour de l'exposition Vermeer en Hollande, on se rend compte que ce type de séjours touche des gens nouveaux.

B.E. – *Vous privilégiez dans votre étude deux familles, les «nouveaux itinérants» et les «sélects». Qui sont-ils et que demandent-ils?*

F.T. – Les «sélects» sont des consommateurs 26 avec une situation professionnelle accomplie qui leur permet d'avoir du temps libre. Ils sont prêts à payer plus en échange de services importants. Ce sont aussi des «classiques» qui se dirigeront vers des pays culturellement riches comme l'Europe de l'Est, l'Italie ou les pays méditerranéens. Les «nouveaux itinérants» sont plus jeunes, plus explorateurs, en quête de 27. Hyperactifs et hyperadaptés professionnellement, ils ont une grande demande d'originalité dans leur vie privée, ils sont en quête de destinations comme le Vietnam, l'Australie, le Guatemala. Pour eux, la culture, c'est davantage la soif de communication avec l'autre. Côté sports, il leur faudra l'extrême ou le top du top. Comme la dépose en hélicoptère pour faire du ski ou l'endroit pointu en Floride réputé pour le ski nautique. Et peu importe qu'ils s'y rendent en charter. Les Français et leurs 28, c'est un archipel avec plein de petites niches marketing à creuser.

Brigitte Estrade, dans «Libération» du 22 mars 1996

Le temps de regarder

« Je ne conçois qu'une manière de voyager, la plus agréable, c'est d'aller à pied », affirmait Jean-Jacques Rousseau, un promeneur parmi tant d'autres dans ces monts du Jura qui l'ont vu naître. Dans *Chemin faisant* (éd. Payot Voyageurs), Jacques Lacarrière raconte sa traversée de la France du Nord au Sud. « Marcher, c'est d'abord savoir s'arrêter, regarder, prendre son temps, attendre... et faire des rencontres. Lorsque l'on marche, on ne se récite pas des traités de sociologie rurale, on marche l'esprit vide. Vide de tout ce qui l'encombre dans la vie quotidienne et citadine. Et seul un esprit libéré peut être disponible à tout ce qui surgit, remarquer la beauté d'une fleur, être attentif à un bruit insolite, surprendre le soleil ou les toits rugueux des villages. » A l'image de ces deux écrivains, les Français sont toujours plus nombreux à privilégier la marche pendant leurs vacances. Seuls, en famille ou en petits groupes, ils sont prêts à découvrir les sites naturels de leur département ou des régions voisines, « à la recherche de leurs racines », à la vitesse maximale de 4 km à l'heure.

Plus qu'un sport, la randonnée pédestre devient un art de vivre. Une possibilité de se ressourcer. Les 800 000 km de sentiers et chemins de France sont des fils d'Ariane⁵⁾ qui réécrivent l'histoire de nos origines en lettres vertes. Autrefois sentiers empruntés par les légions romaines, voies médiévales, chemins parcourus par les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle ou sentes de transhumances⁶⁾, ils traversent aujourd'hui des villages aux maisons de pierre usée par le temps, conduisent parfois devant un lavoir abandonné ou s'effacent devant des massifs de rhododendrons sauvages.

« La marche est complètement adaptée à notre genre de découverte douce des paysages et des gens », souligne Philippe Cloaguen, créateur et éditeur du Guide du Routard. « Elle nous permet d'entrer plus

facilement dans les éléments. Sans bruit, sans pollution, sans agression. On a un peu trop tendance à oublier que la marche est le seul mode de locomotion véritablement naturel. » C'est pourquoi il accorde dans ses guides une place privilégiée aux randonnées pédestres en famille...

La marche pourrait être un instant de grâce dont on ne retiendrait que les bons côtés. Jacques Lacarrière en a fait l'expérience : « Demandez à quelqu'un de fermer les yeux et de dire spontanément, sans aucune réflexion, ce qu'évoque pour lui le mot marche. Le plus souvent, il répondra : sentier, soleil, vent, ciel, horizon, espace. C'est drôle, marche pourrait évoquer aussi bien : pluie, tempête, sueur, fatigue, ampoule, cors aux pieds, chute, glissement... comme si le seul mot de 'marche' libérait les rêves inexprimés ou non vécus. »

Aujourd'hui, la randonnée pédestre devient la seconde activité des vacanciers, après la visite des monuments. « Une activité révélatrice d'émotions qui ne se classent pas dans une hiérarchie de valeurs », selon Daniel Popp. La qualité de ce qui est ressenti par un promeneur en France n'est pas inférieure à ce que vit une personne qui découvre le Sahara. Marcher, c'est toujours accéder à un univers de sensations. Saisir la couleur des arbres, le parfum d'une fleur, la brise du printemps... Bref, c'est simple pour ce président et cofondateur de *Terres d'aventure* – organisme spécialisé depuis 21 ans dans la marche à travers le monde –, ce sport, c'est l'hédonisme⁷⁾. Pour Daniel, « marcher, c'est avoir la liberté de rire, de rester silencieux, de s'émouvoir; c'est la toute possibilité pour chaque individu de vivre ce qu'il a de plus intime inscrit en lui. »

Hélène Hervet, dans « La vie » du 2 mai 1997

noot 5 un fil d'Ariane = (hier) een leidraad

noot 6 une sente de transhumances = een pad waarlangs vee bij de seizoenstrek naar een andere bergweide wordt gevoerd

noot 7 l'hédonisme = de leer volgens welke het nastreven van genot het doel van het leven is

«Eugénie décédée, envoyer Léonie»

Le texte suivant est le compte rendu d'une interview de Louis Roussel et porte sur le remariage. Louis Roussel est conseiller scientifique à l'Institut national d'Etudes démographiques (l'INED) et professeur à l'université de Paris-V.

Le Nouvel Observateur – *Refaire sa vie, une idée moderne?*

Louis Roussel – Le remariage a toujours existé. Jusqu'à la fin du 18^e siècle, le mariage était une institution et le remariage une nécessité absolue, car pour préserver l'entreprise familiale et son équilibre économique, l'homme devait avoir une épouse. Il fallait à la fois s'occuper des enfants et supporter les servitudes agricoles. Mais à l'époque, quand il fallait se remarier, on ne «refaisait pas sa vie», comme on le dit aujourd'hui. Cette population, à 80% rurale, organisait simplement sa survie.

La plupart des unions se terminaient après moins de dix ans d'existence commune, par la mort de l'un des conjoints. Au 18^e siècle, sur 1 000 hommes mariés jeunes, la moitié seulement survivait jusqu'à 50 ans. Sur ces 500-là, 300 étaient encore mariés à leur première femme, et 170 étaient remariés. Il était moins grave de perdre une femme que de perdre une vache: le paysan retrouvait plus facilement l'une qu'il ne pouvait racheter l'autre.

N.O. – *Et l'amour, dans tout ça?*

L. Roussel – C'était une excentricité réservée à quelques nobles. Une poignée d'entre eux obtenaient l'annulation de leur mariage, seul moyen de contracter une nouvelle union. Henri VIII, par exemple, eut huit épouses, et n'hésita pas à séparer tout son pays de l'Eglise de Rome, lorsque celle-ci refusa d'annuler son mariage. Ces moeurs de palais ne concernaient pas le reste de la population. A l'époque, l'urgence devant la mort envahissait tout le champ de conscience, y compris la vie familiale. Il y avait peu de place pour les préférences personnelles, et encore moins pour cette mobilisation émotionnelle qu'est le sentiment amoureux. Trop d'affection entre mari et femme était considéré comme dangereux. C'était un facteur d'instabilité, non seulement pour la famille mais aussi pour le village. L'institution maritale était trop sérieuse pour coïncider avec la carte du Tendre⁸). Dans les milieux ruraux, dans les petites villes, cette conception s'est perpétuée jusqu'au début du 20^e siècle. Le sociologue Philippe Ariès raconte que son grand-père, avant de partir vivre en Martinique, épouse une jeune Bordelaise, qui meurt après lui avoir donné trois enfants. Une semaine plus tard, le veuf envoie un télégramme à Bordeaux: «Eugénie décédée. Envoyer Léonie.» Le

deuil était un luxe qu'on ne pouvait pas se permettre. Ce qui ne veut pas dire que ces époux étaient malheureux: les couples heureux étaient probablement plus nombreux qu'aujourd'hui, parce que la satisfaction y venait de la modestie des attentes et non de la satisfaction de désirs exorbitants.

N.O. – *La famille moderne est-elle née en 1789?*

L. Roussel – Le 17^e siècle a été une époque d'attentes. Mais les espoirs ont vraiment émergé lors de la Révolution. Les gens ont commencé à penser qu'il leur est possible de peser sur leur histoire, et de braver le destin. La mortalité baisse, la durée de vie s'allonge, l'obsession de la fragilité de la vie est moins forte. Et dès que l'on cesse d'avoir peur, on devient amoureux. L'idée de bonheur apparaît: «Le bonheur, une idée nouvelle», lance Saint-Just.

Cependant, jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le divorce restera un phénomène marginal: 5 000 divorces seulement sont prononcés chaque année. C'est qu'il y a une stigmatisation sociale des remariés. Un divorcé brise sa respectabilité, un député ruine sa carrière. Une femme divorcée devient une déviante, une marginale. Lorsqu'elle se remarie, elle épouse souvent un homme de condition inférieure au premier: il faut d'abord donner un père aux enfants.

Ce n'est qu'à partir de 1965 que le phénomène progresse, de près de 30% par an. Le divorce devient un moyen de refaire sa vie, un choix qui découle directement de l'idée du mariage.

N.O. – *La libéralisation du divorce a-t-elle modifié le mariage comme institution?*

L. Roussel – Cette libération est survenue au moment même où émergeaient les mouvements de libération des femmes. A un moment où le poids des idéologies traditionnelles s'allégeait. Le couple cessait d'être une organisation économique pour devenir une entreprise de bonheur commune. Dès lors, si l'on n'est plus heureux ensemble, c'est presque devenu un devoir de se séparer et d'être bien avec un autre... Quand la société ne peut plus fonctionner comme lieu de reconnaissance sociale, les attentes se reportent, forcément, sur la vie privée. Des attentes de plus en plus importantes.

«Le Nouvel Observateur» du 5 septembre 1991

noot 8

la carte du Tendre: kaart van het «royaume du Tendre», een allegorisch land, het rijk van de liefde, waarin allerlei gevoelens «wonen» (17^e eeuw)

«*Marseillaise*»: *la chanter ou pas?*

Le texte suivant a paru sous la rubrique “Courrier” dans “Le Monde” du 14 juillet 1996

Comme le constate Daniel Schneidermann («Le Monde Télévision-Radio-Multimédia» daté 30 juin-1er juillet), Jean-Marie Le Pen a réussi admirablement son coup de pub en reprochant aux 5 joueurs de l'équipe de France de football de ne pas chanter *La Marseillaise*, et en contestant la nationalité française de certains d'entre eux. Car il y a en France 10 des citoyens pour apprécier ses outrances verbales et ses ambitions fascistes. Heureusement il ne reste plus grand-monde pour ignorer que Le Pen et le Front National se servent de la 15 démocratie dans le but de la détruire.

Que les joueurs de l'équipe de France ne chantent pas *La Marseillaise*, je trouve cela plutôt réconfortant. Peut-on raisonnablement chanter la France des 20 entreprises qui licencient, de la mendicité⁹⁾ réglementée, des travailleurs immigrés refoulés?

Plutôt un chant exaltant l'esprit d'équipe et permettant à chacun de 25 s'exprimer dans sa spontanéité, sa vaillance, son adresse. Peut-être que d'autres chants doivent venir, pour dire que des hommes libres aboliront les frontières, pour défendre d'autres projets 30 que ceux de Jean-Marie Le Pen.

Robert Dambrine

Mazingarbe (Pas-de-Calais)

Einde

noot 9

la mendicité = de bedelarij